

EN RUSSIE.

Il semble qu'on ait beaucoup exagéré l'importance des troubles qui ont éclaté récemment à St. Pétersbourg. Dans un simple manifeste de grévistes, manifestation au cours de laquelle, très malheureusement, de sang a coulé, on a voulu voir le signal d'une révolution, comme si les grèves commencent à tous les peuples, ne entraînent pas généralement à leur suite des excès de tous genres et, trop souvent, l'effusion de sang.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple de grève importante sans que les autorités n'aient eu à recourir à la force armée pour maintenir le rétablissement de l'ordre. C'est exactement ce qui s'est passé à St. Pétersbourg dimanche dernier; et l'incident ne diffère de ceux de même genre qui ont précédé dans d'autres pays que par le nombre considérable des victimes. Et malgré le nombre lamentablement élevé des victimes, l'échouement de la capitale russe n'aurait probablement pas été relayé avec autant d'empresse si la Russie ne se trouvait pas actuellement dans une situation particulière. La guerre que la Russie a soutenue malheureusement jusqu'ici contre le Japon lui a non seulement fait perdre une partie de son prestige, mais a aussi épuisé un grand jour les vices et les défauts de son gouvernement; et c'est probablement ce qui a pu faire croire à des gens mal renseignés que le régime autocratique de la Russie allait s'écrouler comme un château de cartes, sous le souffle léger d'une ou de plusieurs manifestations de grévistes.

L'histoire apprend cependant qu'un peuple n'entreprend jamais une révolution que lorsqu'il a été préparé, lorsque son éducation est faite, pour ainsi dire, lorsque des chefs, s'appuyant sur une forte organisation, se mettent à sa tête et la conduisent. Et il était conséquemment facile de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une révolution, mais de la dernière d'une révolution, celle des derniers à St. Pétersbourg.

Indiscutablement, l'éducation politique du peuple russe n'est pas encore faite; il n'a pas de programme et pas de chefs, et il commence à aspirer vers des temps meilleurs, sa foi dans son tsar n'est pas ébranlée et il ne sait encore que balbutier le mot de liberté.

Une seule révolution est possible actuellement en Russie, une révolution de palais, et elle n'améliorerait certainement pas le sort du peuple; au contraire, elle pourrait se terminer en une révolution qui n'aurait pas besoin de recourir à ce moyen brutal pour obtenir les libertés auxquelles il a droit.

On le croirait presque en voyant, au lendemain de troubles sanglants, le Tsar lui-même promettre des réformes et le gouverneur de la capitale parler de conciliation et de concorde dans une proclamation, au lieu de recourir à des mesures sévères, comme cela n'est pas manqué en d'autres temps.

L'introduction graduelle de réformes vaudrait probablement

beaucoup mieux pour le peuple russe que le sang bruyant dans un système politique pour lequel il n'est pas mûr. Il y a encore bien loin politiquement entre le moujik et le libre citoyen d'une libre république.

LES PROPHECIES

DE ROYER-COLLARD.

L'appareil documentaire dont on dispose aujourd'hui permet aux écrivains de renouveler certains genres. Grâce à la richesse et à la variété des procédés de reproduction que l'Ar. met en œuvre, les portraits littéraires de M. Lhomme peuvent être le point de départ d'une manière infiniment variée et piquante. A la vérité, l'auteur y met beaucoup de sien, d'esthétique, une clarté voltairienne, une raison qui renverse tous les sophismes, un don particulier pour mettre les choses à leur place et les hommes à leur rang, ce qui est proprement la vocation critique; mais la façon dont l'Ar. vient en aide à l'écrivain est également digne d'être notée. C'est à coup sûr d'auto-graphes que le célèbre coiffeur collabore avec M. Lhomme.

Il résulte de ce mariage de documents avec le texte un ensemble d'une harmonie et d'un intérêt tout nouveaux. Voyez le portrait que M. Lhomme trace de Royer-Collard dans le numéro de décembre: il est très vivant, et on le devine très ressemblant, et comme il satisfait pleinement l'esprit, on pourrait être tenté de considérer les auto-graphes qui l'accompagne comme un simple échantillon d'écriture. Qu'en a-t-on gardé? Tout en installant un fermier dans sa terre de Châteauneuf, au de ce créer un revenu certain, Royer-Collard mène au des De ce que le présentement qu'il a d'une révolution dans le monde. Nous sommes sous Charles X, et le vieux bourgeois libéral est loin d'être entré par les menues de réaction dans lesquelles se perd le gouvernement: "Je suis trop vieux, dit-il, pour assister à des catastrophes, mais vous, mon cher fils, vous pouvez voir encore dans vos vieux jours la face de notre terre d'Europe renouvelée. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, ce qui est de tout tomba et ce qui a commandé obéira, ce qui a dominé servira. La plus grande habileté sera de modérer et de retarder." On ne fait pas de politique sans se servir de la plume. Observez toutefois que Royer-Collard prend avec l'orthographe des libertés que les novateurs les plus effrénés lui refusent à cette heure, car il écrit "piété" là où il faudrait incontestablement "piété", "il" y a pas seulement faute d'orthographe, il y a faute de grammaire, ce qui est plus grave, Royer-Collard ayant été l'un des fondateurs de l'Académie française. On peut donc, au même temps, marquer à la grammaire comme à l'orthographe, le soin de sa main les destinées de la langue et prédire en termes expressifs de l'Europe. C'est apparemment que tout est possible, comme l'assure le sculpteur. Présentez dans une autre auto-graphe (collection de M. Raymond Le Gault) que reproduit ce même numéro de "Ar." En effet, dit Prévaut, "j'ai connu des gens

ingénieux qui ont voulu unir le dessin de Delacroix et la couleur de M. Ingres et qui ont réussi!"

Les Caisses d'Epargne en Allemagne.

La "Correspondance Statistique" vient de publier les chiffres principaux de la comptabilité des caisses d'épargne allemandes. Il ressort que les dépôts, qui avaient augmenté de plus de 500 millions en 1902, ont encore augmenté de plus de 480 millions l'année dernière. C'est une augmentation d'un milliard en deux années.

Les caisses d'épargne détiennent actuellement un capital de 7,229 millions de marks. Il y a dix ans, elles n'en possédaient que la moitié. On sait que les caisses d'épargne allemandes jouissent d'une plus grande liberté que les caisses françaises pour le placement de leurs dépôts. C'est évidemment une des causes de leur succès.

Une autre cause est la disposition de l'Code civil qui permet, contrairement à ce qui avait lieu autrefois, de déposer dans ces caisses les sommes d'argent appartenant aux mineurs. Dans la plupart des cas, le même journal fait remarquer que le total de 7,229 millions a dû subir une exagération du fait que les mêmes sommes ont été comptées deux fois, après avoir été placées en dépôt par une caisse dans une autre.

Mais, en revanche, il semble que les sommes en dépôt se répartissent sur la tête d'une partie importante de la nation, étant donné que les participants se chiffraient à la fin de 1903 par le nombre de 9,772,942.

LE PRIX DE LA GUERRE.

Le journal russe "Sivo" publie une statistique relative aux pertes matérielles résultant pour la Russie du fait de la destruction de ses navires.

Suivant cette statistique, 22 vaisseaux, y compris le "Revisan", le "Pobieda", le "Petrovsk", et le "Sébastopol", des hostilités jusqu'à la capitulation de Port Arthur, ce qui représente une valeur de 33,533,378 roubles.

Pendant la défense de Port Arthur, la Russie a perdu les destroyers "Lieutenant Bourkof", le "Baray", le "Strachny", le "Rostorpay", le "Rechtitelny".

En outre, plusieurs navires à vapeur, appartenant au chemin de fer de l'Est chinois, ont été coulés, ainsi que des obusiers, des remorqueurs et d'autres embarcations d'une valeur collective de 8 millions de roubles.

Le "Sivo" se mentie pas la perte d'un croiseur "Varyag", du "Koriet", et de la canonnière "Koriet", ni les avaries subies par les autres navires, ce qui augmente considérablement le chiffre des dommages subis par la Russie.

DEPART DES CROISEURS FRANÇAIS.



EMILE LEMOGNE, Commandant le Jurien de la Gravière.

Bien peu après huit heures, hier matin, les deux croiseurs français qui mouillaient dans notre port depuis plusieurs semaines, ont levé l'ancre et, virant de bord, ont descendu lentement le fleuve comme pour envoyer un long adieu à la ville dont ils emportaient une excellente impression et où ils laissaient de sympathiques souvenirs.

Jamais peut-être séjour de navires de guerre n'a été aussi long que celui que vient de faire le Jurien de la Gravière, commandé par le capitaine Emile Lemogne, et le Duplex battant le pavillon du centre-amiral Boëde la Peyrière.

Le Jurien, on le sait, mit à profit sa venue ici pour faire subir à sa carène quelques réparations, et c'est en parfait état que les deux forteresses flottantes ont repris leur croisière sillonnant les mers.

L'amiral, dès que les croiseurs auront gagné le large, aujourd'hui sans doute, les fera exécuter quelques manœuvres, puis ils se sépareront, le "Duplex" se rendant à Vera Cruz et le "Jurien" à la Havane.

Au mois de juin, le commandant Lemogne rentrera en France pour y goûter un repos de six mois, et l'équipage presque entier du "Jurien" sera changé.

La présence de marins français dans notre ville fait invariablement naître pour notre population d'origine latine, l'occasion d'organiser des fêtes toujours charmantes, et d'habitude, c'est la fête de la plus franche cordialité et de la plus franche cordialité et de la plus franche cordialité.

En outre, plusieurs navires à vapeur, appartenant au chemin de fer de l'Est chinois, ont été coulés, ainsi que des obusiers, des remorqueurs et d'autres embarcations d'une valeur collective de 8 millions de roubles.

Le "Sivo" se mentie pas la perte d'un croiseur "Varyag", du "Koriet", et de la canonnière "Koriet", ni les avaries subies par les autres navires, ce qui augmente considérablement le chiffre des dommages subis par la Russie.

bienfaits dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau.

Oui, l'amiral de Lapeyrière et ses valeureux marins ont rencontré à la Nouvelle-Orléans l'accueil le plus flatteur, le plus sympathique de la part de toute la population, de la part surtout de notre colonie française qui a fait les choses avec un empressement, qui a témoigné à ses distingués compatriotes le plus fraternel intérêt.

Jusqu'à l'heure dernière, pour ainsi dire, il a eu à ses côtés ses nationaux, car mercredi soir, M. J. M. Vergnole lui donnait ainsi qu'à son état-major et à plusieurs officiers du Duplex et du Jurien, au restaurant d'Alciatore, un banquet d'adieu, banquet qui groupait autour des brillants marins les présidents des sociétés françaises de notre ville: MM. Clément Jaubert, de l'Union française; Albert Breton, de la Société française du Quatorze Juillet; Alce Fortier, de l'Athlétique louisianais; Sylvain Vidal, de l'Orphelin français; J. A. Lussion, des Enfants de la France; Emile Allegey, du Cercle français; et Sébastien Roy, de St. Maurice.

M. Vergnole avait été l'objet de délicates attentions de la part de l'amiral; celui-ci avait été son parrain quelques jours avant l'intéressante cérémonie au cours de laquelle la croix de la Légion d'honneur lui avait été remise; il était bien sûr que le dernier témoignage de haute considération, à l'adieu de l'amiral, M. Vergnole et tous les convives ont été heureux dans l'expression de leurs pensées, de leurs sentiments; chacun a apporté sa note à la symphonie des éloges adressés à la France et à sa marine.

La réunion de mercredi soir a dignement mis fin à la brillante série de fêtes mondaines dont les souvenirs seront d'une douce évocation tant pour ceux qui se sont éloignés de nos rives que pour ceux qui y ont séjourné. Pendant bien des jours, récomptant le drapeau tricolore et le drapeau blanc ont été à côté l'un de l'autre, et les visites de navire à navire furent assez fréquentes; c'était à un mutuel échange de politesses que se livraient Français et Américains.

Tous, nous avons été heureux de cette cordiale entente; à tous elle a rappelé les premières pages de notre lumineuse histoire que Washington et Lafayette ont écrites de leurs glorieuses épopées.

La réunion de mercredi soir a dignement mis fin à la brillante série de fêtes mondaines dont les souvenirs seront d'une douce évocation tant pour ceux qui se sont éloignés de nos rives que pour ceux qui y ont séjourné. Pendant bien des jours, récomptant le drapeau tricolore et le drapeau blanc ont été à côté l'un de l'autre, et les visites de navire à navire furent assez fréquentes; c'était à un mutuel échange de politesses que se livraient Français et Américains.

Tous, nous avons été heureux de cette cordiale entente; à tous elle a rappelé les premières pages de notre lumineuse histoire que Washington et Lafayette ont écrites de leurs glorieuses épopées.

La réunion de mercredi soir a dignement mis fin à la brillante série de fêtes mondaines dont les souvenirs seront d'une douce évocation tant pour ceux qui se sont éloignés de nos rives que pour ceux qui y ont séjourné. Pendant bien des jours, récomptant le drapeau tricolore et le drapeau blanc ont été à côté l'un de l'autre, et les visites de navire à navire furent assez fréquentes; c'était à un mutuel échange de politesses que se livraient Français et Américains.

Tous, nous avons été heureux de cette cordiale entente; à tous elle a rappelé les premières pages de notre lumineuse histoire que Washington et Lafayette ont écrites de leurs glorieuses épopées.

La réunion de mercredi soir a dignement mis fin à la brillante série de fêtes mondaines dont les souvenirs seront d'une douce évocation tant pour ceux qui se sont éloignés de nos rives que pour ceux qui y ont séjourné. Pendant bien des jours, récomptant le drapeau tricolore et le drapeau blanc ont été à côté l'un de l'autre, et les visites de navire à navire furent assez fréquentes; c'était à un mutuel échange de politesses que se livraient Français et Américains.

Tous, nous avons été heureux de cette cordiale entente; à tous elle a rappelé les premières pages de notre lumineuse histoire que Washington et Lafayette ont écrites de leurs glorieuses épopées.

La réunion de mercredi soir a dignement mis fin à la brillante série de fêtes mondaines dont les souvenirs seront d'une douce évocation tant pour ceux qui se sont éloignés de nos rives que pour ceux qui y ont séjourné. Pendant bien des jours, récomptant le drapeau tricolore et le drapeau blanc ont été à côté l'un de l'autre, et les visites de navire à navire furent assez fréquentes; c'était à un mutuel échange de politesses que se livraient Français et Américains.

Tous, nous avons été heureux de cette cordiale entente; à tous elle a rappelé les premières pages de notre lumineuse histoire que Washington et Lafayette ont écrites de leurs glorieuses épopées.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Tout indique que les trois représentations que donnera samedi soir, dimanche matin et dimanche soir à leur bénéfice les artistes de la troupe française obtiendront un grand succès, car la vente des places se poursuit d'une façon très encourageante pour les bénéficiaires.

D'ailleurs, au dehors de la sympathie qu'on peut éprouver pour des artistes de talent dont la saison se trouve considérablement réduite il faut convenir que les pièces offertes au public à des prix populaires sont admirablement choisies. Il était impossible de trouver mieux que Sapho, l'Abbé Constantin et le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.

Quant à l'interprétation de ces chefs-d'œuvre, elle sera indubitablement de premier ordre. Donnons aujourd'hui la distribution de l'Abbé Constantin, joué dimanche en matinée: Mme Scott, Mmes Annie Millères, M. de Laverdun, D'Hamy, Reitia, Percival, Costard, Paulier, Schuller, L'Abbé Constantin, Perrin, Jean Reynaud, Cosset, Paul de Laverdun, Dane, De Lansac, Petibon, Bernard, Chassis.

Les billets pour ces trois représentations sont en vente au magasin Grunewald, rue du Canal, 735.

GREENWALL. "The White Tigris of Japan", le drame sensationnel donné en matinée et le soir au Greenwall, a valu deux succès aux artistes de la Troupe Baldwin-Melville, qui interprètent avec beaucoup d'art et d'entrain.

Autre merveille la semaine prochaine à ce théâtre: "A Japanese Nightingale".

LYRIQUE. C'est avec Boccace, le délicieux opéra de Ven Suppe, que la troupe Olympia clôt sa longue saison au Lyrique; elle en donnera la dernière représentation samedi soir. Ceux qui ne l'ont pas entendu dans cette pièce feront donc bien de se presser.

Dimanche en matinée ouverture d'une saison de comédie-bouffe, avec "Hello Bill" joué par une troupe d'artistes de beaucoup de talent.

THEATRE. Cette semaine à l'Orpheum, et chacun des nombreux numéros du programme offre un intérêt exceptionnel.

En outre, ils sont tous exécutés par des artistes qui peuvent être assurés classés parmi les plus fameux du vaudeville.

THEATRE. C'était "Il Trovatore" que donnait hier soir la troupe d'opéra de Savage au Tulane, et les spectateurs, très nombreux, ont applaudi de bruyant M. Joseph Sheehan, l'excellent ténor qui a tenu le rôle de Manrique, et qu'on avait déjà remarqué dans Otello et La Tosca.

Les autres interprètes du chef-d'œuvre de Verdi ont également beaucoup plu au public, et la représentation d'hier peut être classée comme très bonne.

Demain soir La Bohème, de Puccini.

plotts ont fait l'admiration du monde entier il y a quelques années.



M. G. RICCI, violoniste, qui se fera entendre samedi soir dans un intermède au théâtre de l'Opéra Français.

L'ABELLE NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00 l'an en 12 numéros \$15.00

Pour les Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 l'an en 12 numéros \$15.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00 l'an en 52 numéros \$5.00

Pour les Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$5.00 l'an en 52 numéros \$5.00

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient leur mandat par mandat postal.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA DELAISSEE GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

TROISIEME PARTIE

Le Pavillon de Chasse.

VI Suite.

—Ne craignes rien, Willy, on ne te rendra point dans sa vie,

deux dnos de Morcef, et, si le hasard voulait qu'on en rencontrât un second, il passerait inaperçu.

"La preuve d'amour que cette fois vous m'avez donnée, vous assure ma fidélité.

L'automobile faisait du cent à l'heure.

Et le surlendemain, le couple étrange, ainsi amoureux qu'à la lune de miel, rembarquait sur la "Savaie".

Ce jour même de l'acquiescement de ce mari qui traitait au soir de chasse, dans la forêt retentissant encore des sons de l'hallali, celui qui lui prenait sa femme, le comte Xavier de Chambrailles, arrivait à faire constater l'adultère de la sienne avec un autre que l'homme, dont la trahison d'amour, lui permettait croyait-il de se débarrasser d'une épouse qu'il ent gardée sans la raine immanente et bien servie d'ailleurs, du beau père ayant en la maladresse de ne lui servir que des restes.

Alexandre l'arrayre a des prières sans surprise, même sans intérêt ce récit.

Son mariage est devenu le mépage du grand monde, —chaque de son côté— que la vieille madame de Saint-Hermant préten dait qu'il fit.

Mieux vaut encore cela que le divorce, du moins pour les innocents, qu'on appelle les enfants.

Deux êtres restent et resteront parfaitement unis, Henri et Germaine, que les braves Béchot retirés maintenant dans la maisonnette de Pargnies qu'ils voulaient acheter, et les fermiers de Jachères, François Houtteux et sa femme, reviennent souvent.

Germaine après dix huit mois de mariage, a mis au monde une fillette, la mignonne sœur qu'adore le petit Jacques, ainsi aussi également qu'elle, par celui qu'il croira toujours son père.

La duchesse de Morcef a accouché d'un fils qui se nomme Guillaum.

Et madame Gaussicourt, a transmis en son temps à Malvina Guérel, heureuse à Chicago avec son Marcel, la nouvelle qu'elle attendait, elle, dans l'angoisse.

A bord de son yacht, "l'Hella", M. Leferrier dont l'état de santé s'améliorait de plus en plus, laissait croire à une rapide guérison, victime de sa propre erreur, en absorbant une trop forte dose d'une solution de morphine dont il usait pour calmer une névralgie de l'estomac, trouvée un jour rapide et, a affirmé le médecin de bord, sans souffrance.

FIN

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Séductrice GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vey.

PREMIERE PARTIE

Toute Seule au Monde.

I LA VENGEANCE DU MARI

Par une après midi de la fin du mois de janvier 1896. Le temps gris et la brise aigre qui soufflait au travers des

arbres, des verdure et des monuments funéraires, ajoutaient encore à la tristesse contemplative du cimetière de Montmartre.

An pied d'une tombe bien simplement entaillée, et sur la pierre de laquelle se lisaient les noms des époux Sorel, le mari décedé depuis deux ans, la femme depuis huit jours à peine, une jeune fille en deuil, Marthe Sorel, était agenouillée et sanglotait, le visage enfoui dans ses petites mains gantées de noir.

Et l'image des morts s'évoquait dans sa mémoire... et elle les revoyait, tous deux toujours si graves, presque sévères, sans injustice pourtant, mais sans tendresse, sans aucune tendresse.

D'autre part, il semblait en fait à Marthe qu'elle ne les avait pas chéris ainsi que l'on chérit un père et une mère et que, malgré son grand chagrin, elle n'avait pas éprouvé ce vide sans bornes que laissent de telles disparitions.

De sorte qu'en ce moment où elle sanglotait sur la tombe de ceux qui n'étaient plus, elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'elle s'était déjà demandé tant de fois: —Est-ce bien mon père... est-ce bien ma mère que je pleure?... Légèrement, il n'y avait aucun doute à cet égard, et son acte de naissance, parfaitement en règle, en faisait foi.

N'importe. A cause de la froideur constante qui lui avait été témoignée... à cause de sa propre gêne... à cause de mille petits faits de méconnaissance et d'insupportables, Marthe doutait.

Et un pressentiment opiniâtre l'avertissait qu'un mystère dont l'aurait enveloppé l'heure qu'il avait vu naître.

Ce mystère, le percerait elle jamais? Elle ne l'espérait pas. Peut-être était-il enseveli pour l'éternité sous cette pierre froide!

Et Marthe revivait la soirée fatale si proche, oh, sans un mot, sans un cri, fendroyée par une ombre, madame Sorel était tombée en frémissant dans ses doigts la lettre qui lui apprenait qu'elle était complètement ruinée.

Le notaire chez qui était placée tout son avoir était en fuite et laissait un passif considérable. Et... d'une voix brisée, d'une voix très basse... Marthe murmura: —Toute seule au monde... je suis maintenant toute seule au monde!... C'était vrai. Elle ne se connaissait aucun ami... ses "parents" n'avaient jamais eu aucune relations... et elle se trouverait bientôt sans ressources! Qu'allait-elle devenir, si jeune,

si inexpérimentée, si peu préparée à la lutte pour la vie?...

Car elle venait seulement d'atteindre dix-huit ans... et, deux mois auparavant, elle était encore au pensionnat anglais des demoiselles Summerson.

... Elle avait laissé retomber ses mains... Son visage apparut. Elle était merveilleusement belle.

Son visage était très blanc... très pur... d'une infinie séduction avec ses traits fins s'encastrant de deux bandeaux de cheveux d'or... ses grands yeux battus de fatigue et si sombres... ses lèvres d'un rose pâli par la fièvre.

Elle joignit ses doigts et se mit à prier mentalement, avec toute la ferveur de son âme, pour ceux qui reposaient là... Puis elle supplia Dieu de l'avoir en sa miséricorde... elle le supplia de la soutenir... de la guider... Elle demeura ainsi longtemps... longtemps... Lorsqu'elle se redressa, elle leva vers le ciel ses grands yeux sombres, encore tout humides de ses larmes récentes. Le ciel était morne. Uniformément gris, il paraissait rétrodi. Marthe se sentit comme étreinte. Sa foi avait été telle qu'elle avait espéré recevoir une preuve qu'elle avait été entendue et